

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

Rédaction-Administration :
145, QUAI DE VALMY. — PARIS (10^e)
C. O. Postal : JOULIN Robert, 5561-76 Paris.

Fondé en 1895 par
Louise MICHEL et Sébastien FAURE

ABONNEMENTS :
France et Colonies : 6 mois, 140 fr.; 1 an, 280 fr.
Autres pays : 6 mois 190 fr.; 1 an, 380 fr.

L'équilibre budgétaire
de chaque ménage
ouvrier nous importe
plus que celui du
parasitisme social.

PLAN DE DÉTRESSE DU PROLETARIAT :

SUPPRESSION TOTALE DES BUDGETS MILITAIRES

Les politiciens des partis

ne sont pas qualifiés pour

revendiquer au nom des travailleurs

Le plan de famine imposé par la bourgeoisie française aux travailleurs par l'intermédiaire du socialiste Ramadier et du émérite Schuman a soulevé la légitime colère des ouvriers des usines.

Ceux-ci ont bien senti qu'ils allaient de nouveau faire les frais de cette suprême tentative de sauvetage des classes dirigeantes. Ils ne se sont pas laissés tromper par les quelques formules spectaculaires que les terribles-neuves du capitalisme — les socialistes — s'approprièrent à glisser entre les marges du projet Schuman et que celui-ci d'ailleurs considérait comme quantité négligeable dans son intervention à la commission des Finances.

Augmentation du prix du pain, du lait, du tabac, des tarifs de chemins de fer, etc. Autant de charges nouvelles qui grèveront nos budgets appauvris par le blocage des salaires. Et, comme perspective de renflouement de ces modestes budgets, des primes au rendement (d'autant plus problématiques que les impôts nouveaux diminuant notre pouvoir d'achat, diminueront nos possibilités d'entretenir notre force de travail).

Ainsi l'équilibre du budget des parasites d'Etat a été obtenu par eux en sacrifiant de gaité de cœur, la possibilité pour chaque ménage de joindre les deux bouts.

La colère ouvrière s'est traduite lundi par de nombreuses grèves — chez Citroën, dans les mines du Nord, chez Renault — s'ajoutant aux conflits déjà en cours : Banques, Grands Magasins, Prix-Uniques, Air Liquide, Aviation, Alimentation.

En employant la grève, cette

Nos affameurs

Il n'y a pas de tracteurs pour l'agriculture. Il y en a pour Madagascar et l'Indochine. La guerre est motorisée, l'agriculture attend de l'Etat. C'est avec des moteurs, beaucoup de moteurs, qu'on pourrait remporter l'an prochain la bataille du blé.

Laboure-t-on les rizières que c'est à grand renfort d'obus. Le blé monte-t-il un peu plus haut dans ce champ, que c'est sur le cadavre du soldat. Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France, disent nos petits Sullys. Il y a belle lurette que la France, par eux, a les reins plats.

Ils préfèrent Bellone la folle à Cérés la blonde et sage. Ce sont eux les démolisseurs de ce sol, les saboteurs de notre résurrection. Ils sont pour les canons contre le beurre, pour les mitrailleurs contre la farine.

Leur armée n'y est pas seulement l'ECOLE DU CRIME (Anatole France); elle est celle de notre faim. Le sol payé, et ils le délaissent ou le hâtent. La guerre ne paye pas et ils lui consacrent 257 milliards. Prestige ! Honneur ! Patrie ! Ils disent ça comme l'autre dit : « Travail ! Famille ! et Religion ! ». Ils ne nous ont apporté qu'une liberté totale : celle de danser en rond devant le buffet.

Qu'on aille chercher à Versailles jadis dans les personnes du Roi, de la Reine et du Dauphin, le boulangier, la boulangère et le petit miron, n'était pas si bête.

Le boulangier, la boulangère, le petit miron ont aujourd'hui changé de nom. Ce sont Ramadier, Schuman et Philip, nos trois intendants de la disette.

On devrait faire des gouvernements les otages du peuple, pour qu'ils nous rendent du ravitaillement en pain et en lait de la capitale.

Tout ceci en attendant que Vincent Auriol, notre père de familles nombreuses, ayant renoncé aux banquettes et aux réceptions officielles, aille manger à la soupe populaire et coucher à l'aile de nuit.

arme forgée par des milliers de combats syndicaux, les travailleurs emploient certes la meilleure forme de lutte revendicative. On peut tout au plus regretter que le frein mis par les politiciens communistes à l'extension des mouvements déclenchés dans ces dernières semaines par les plus clairvoyants ait empêché la grève générale nécessaire de tous les exploités.

Ils protestent contre les sacrifices unilatéraux qu'on leur impose — et ils ont raison.

Ils désertent les usines — gigantesques machines où se broient, sans contre-partie appréciable, leurs facultés physiques et intellectuelles — et ils ont raison.

Ils manifestent autour du Palais-Bourbon, sanctuaire et symbole de l'oppression de l'Etat — et ils ont encore raison.

Mais où ils auraient gravement tort, ce serait d'oublier dans leur colère les soutiens sans lesquels l'Etat n'existerait pas : les partis politiques.

Et ils auraient tort également de donner à leur manifestation légitime une forme telle qu'elle puisse être exploitée par celui des partis politiques que son essence même nous force à considérer comme le meilleur gardien des privilèges de cet Etat oppresseur : le Parti Communiste.

Les leçons d'un passé récent ne doivent pas être perdues pour la classe ouvrière.

Ennemi acharné des méthodes d'action directe lorsqu'il était au pouvoir, le Parti Communiste a été l'élément de choc dont s'est servi l'Etat pour briser le mouvement ouvrier au cours de cette dernière année.

Jaune au cours de la grève des P.T.T., patron de combat au cours de la grève des journaux, agent des pouvoirs publics et saboteur de l'action de classe au cours du mouvement Renault, c'est encore lui qui a maquignonné cet accord batard qui a mis fin à la Grève du rail.

Aujourd'hui, pour des fins mal définies, ou plutôt trop faciles à supposer, on le voit bruler ce qu'il a adoré, pousser à la grève, recevoir les manifestants au Palais-Bourbon, haranguer les travailleurs venant crier leur dégoût à ce nouveau « marais » qu'est devenue l'Assemblée Nationale. Autant de méthodes nouvelles au service d'une tactique nouvelle qui ne doit pas tromper les travailleurs !

Grève dans l'usine et en dehors de l'usine, OUI.

Dans la rue pour manifester, OUI.

Devant la Chambre des Députés pour leur crier notre dégoût, OUI.

Mais cette action directe ne doit pas servir à remettre en selle le parti politique démonétisé. En bloc il faut chasser tous ces mercantis du suffrage universel hors d'un temple dont les ruines ne pourront servir qu'à la fondation de la cité libertaire.

L'offensive américaine A COUP DE DOLLARS

Le plan Marshall fait trouer à travers l'Europe comme une armée motorisée et blindée chargée des « secours américains » — moyen de conquête moderne aussi efficace que la bombe atomique. Pour nous, le doute n'est plus permis. La France — entendons par là les classes régnales — a choisi de lier son sort à la grande puissance américaine. Sous des vocables divers : bloc occidental, bloc atlantique, Union européenne, la même tendance triomphe : celle qui consiste à conserver le socle de la capitale à l'économie française et à obtenir les Etats-Unis une aide financière en échange de certaines garanties.

Certes, il serait puéril d'imaginer que l'opération soit simple, et que le choix qui s'impose doive entraîner AUTOMATIQUEMENT une série de mesures économiques, sociales et politiques ETUDIÉES D'AVANCE.

La réalité est plus complexe. Les capitalistes français n'ont pas toujours les mêmes intérêts immédiats. Les tendances technobureaucratiques des nouvelles couches de hauts fonctionnaires de l'Etat entrent en lutte contre le vieil individualisme « libéral » des industriels privés. Puis la France n'est pas seule à vouloir remonter la pente qui la mène à la ruine. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, les Pays danubiens, les Balkans — l'U.R.S.S. elle-même — sont entrées dans des conditions souvent semblables et luttent entre elles pour arracher des avantages au détriment des voisins. Et, hors d'Europe, le dollar poursuit la conquête des nations brunes, jaunes et noires. Partout, l'offensive américaine et la lutte pour le pouvoir, entre les planistes nationaux et les partisans du libre échange, auront des incidences politiques considérables.

D'ailleurs, il n'existe pas seulement une volonté impérialiste yankee, mais des groupes d'intérêts des U.S.A. Les dictateurs, et les diplomates, de la Maison Blanche essaient d'unifier au mieux des intérêts généraux de l'impérialisme yankee. Le monde actuel est resté celui du désordre et de la confusion, même sous l'hégémonie industrielle et financière des Etats-Unis. On peut affirmer que le cadre dans lequel se sont prises les décisions de détail est d'ores et déjà fixé par les conditions du financement des économies européennes dictées par le banquier américain.

La victoire américaine constitue évidemment une défaite pour l'U.R.S.S. Car il va sans dire qu'un contrôle américain sur les industries locales, sur l'établissement d'un plan économique européen d'ensemble, ne manquera pas d'avoir des répercussions immédiates, « spontanées », sur l'orientation politique et militaire des Etats seconds.

Le Kremlin le sait si bien qu'il se hâte de « durcir » toutes ses positions en Europe orientale pour renforcer le bloc qu'il dirige ou prétend diriger. L'offensive en Hongrie, offensive en Autriche, liquidation des dernières oppositions dans les Balkans, conversations et ententes entre toutes les capitales des pays satellites, sont tentées. Le danger fut estimé à sa juste valeur et dénoté en même temps la possibilité d'un tournant rapide.

Car l'Union Soviétique, qui paraissait posséder de sérieux atouts pour intervenir dans la mêlée européenne, est dans l'obligation de reculer.

Cela, pour deux raisons essentielles : 1) Les Staliniens n'ont pas voulu miser sur l'issue révolutionnaire que la situation d'après guerre immédiate rendait possible. Leurs avant-gardes politiques (les Partis communistes et leurs organisations contrôlées) n'ont nul part, ni en Italie, ni en France, ni en Allemagne, ni ailleurs, dirigé les sursauts ouvriers vers des solutions révolutionnaires. Bien au contraire, ils ont annoncé les lendemains qui chanteraient, ils ont entonné les hymnes à la production, ils se sont efforcés de réaménager la vieille maison capitaliste en s'y taillant d'amples sinécures bureaucratiques.

2) Pendant près de deux ans, ont échoué toutes les tentatives pour organiser un circuit économique entre l'Occident et l'Orient européen (entre les pays capitalistes de l'Ouest dans la gestion desquels intervenaient les ministres communistes, et les pays à économie « étatisée » de l'Est, directement placés sous la coupe de l'U.R.S.S.). En Italie comme en France, il était fort question de charbon polonais, de machines tchèques, de matériel électrique hongrois, voire de pétrole roumain. Tous ces projets se sont écroulés, et

pour la bonne raison que l'U.R.S.S. elle-même avait besoin de pomper tout l'excédent — et souvent l'essentiel — de la production de ses nouveaux satellites, pour colmater les voies d'eau de son propre système économique, du reste atteint par les ruines, les dévastations et la fatigue du prolétariat russe, ouvrier et paysan.

En résumé, les dirigeants russes n'ont pas eu conscience des capacités révolutionnaires des prolétaires occidentaux ; ils ont délibérément sacrifié la lutte révolutionnaire à des tentatives sans lendemain d'arrangement avec les nations capitalistes européennes, et ils n'ont pas su conduire ces tentatives jusqu'à un « modus vivendi » acceptable de part et d'autre.

Aujourd'hui que les Partis communistes, par leur masse et par les responsabilités prises, ne peuvent plus jouer un simple rôle de frein politique, d'opposition et de pression sur les gouvernements bourgeois, s'ouvre la crise intérieure des Staliniens. Adaptation à tout prix ou effort désespéré pour conserver l'emprise sur une classe ouvrière mécontente ; compromis pour se maintenir à quelques postes importants des administrations d'Etat, en attendant des circonstances meilleures, et préparation à un conflit ouvert entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis, tel sont les dilemmes, de plus en plus discordants, de la politique « communiste » dans les pays occidentaux.

Comment la situation se présente-t-elle pour les travailleurs français ?

Les financiers et hommes d'Etat américains exigent naturellement que les gouvernements qui souscrivent aux divers accords économiques, se montrent « fermes ». Nous connaissons donc la tentative de droit de grève pour assurer l'entreprise répétée pour limiter ou tuer un corporatisme trompeur. On votera des lois fiscales nouvelles alourdissant le fardeau qui pèse sur les épaules de la classe ouvrière. On cherchera des équipes ministérielles « fortes », capables de maintenir l'ordre. Si Ramadier ne suffit pas, de Gaulle est là, en réserve, pour le remplacer. De nombreux socialistes l'appellent déjà comme un sauveur.

Quelle que soit la couleur du gouvernement, soyons sûrs qu'il tiendra à inspirer confiance aux prêteurs d'outre-Atlantique, en faisant travailler dur son prolétariat et en lui accordant le minimum de salaires.

Les autorités françaises le feront avec autant plus de sévérité, qu'elles savent que les concurrents européens

mettront tout en œuvre pour se redresser aux dépens de la France.

Sans doute la classe ouvrière s'efforcera-t-elle de défendre ses maigres libertés, ses rares avantages matériels. Mais tout l'arsenal de la propagande sera mis à contribution pour l'endormir, avant que les hommes à poigne ne la mettent définitivement au pas.

Si le Parti Communiste reçoit des consignes de lutte à outrance, il utilisera la volonté de combat ouvrière pour apparaître comme la seule force d'opposition.

Mais nous doutons qu'il préfère sans doute monnayer leur influence pour conserver des positions d'attente dans les régimes bourgeois (en Italie, cette orientation prédomine avec le discours du porte-parole communiste à l'Assemblée Scioimarra, demandant l'acceptation du prêt américain). Ensuite parce que la course est ouverte entre les nouveaux « collaborateurs » européens de l'impérialisme yankee. Une hypothèse se présente et se confirme : l'U.R.S.S. acceptera les crédits et les conditions comme elle accepta jadis le pacte Ribbentrop. Elle bénéficiera ainsi d'un répit et d'une aide matérielle immédiate, acceptant de voir l'économie européenne se reconstruire, tout en entretenant une agitation permanente pour empêcher les services américains de s'établir solidement en Europe dans le domaine politique.

Aux yeux des dirigeants russes ou américains, les travailleurs européens ne peuvent être que des coolies ou des Sénégalais. Coolies en temps de paix, Sénégalais en temps de guerre.

Mais s'ils ne veulent être ni des coolies, ni des sénégalais, qu'ils fassent les yeux sur les métallos de Paris, sur les tisserands du Nord, les ouvriers agricoles du Languedoc, les dockers de Marseille, les mineurs du Pas-de-Calais. Ils comprendront qu'ils sont UNE FORCE ! Une force qui, jusqu'à présent, ne sert qu'à faire tourner, au profit des grands impérialismes, les machines à exploiter et à tuer...

Ils comprendront qu'il est temps de prendre exemple sur leurs maîtres et de tourner leurs regards vers leurs frères mineurs, tisserands et dockers de Belgique, d'Italie et d'Allemagne.

Ils comprendront que l'heure est venue de s'accrocher solidement à l'internationalisme des classes laborieuses.

S. PARANE.

LE PROBLEME DE LA VIANDE

MOURIR de faim quand il y a abondance, voilà bien une chose paradoxale qui dépasse l'entendement ; et pourtant, c'est bien la vérité.

N'en déplaise à nos ministres du ravitaillement, qui se sont succédés depuis la prise de la Libération (et qui n'ont pas toujours « honoré » la nation par la qualité de leur travail), la viande n'est pas un problème de distribution, mais un problème de production. Les petits paysans, qui seraient plus de droit d'argent et qui voudraient vendre du bétail, s'adressent à des gens dûment accrédités par le gouvernement.

Mais, retenons seulement ce chiffre de 810.000 qui fait un tonnage de viande important, puisqu'un boeuf « charollais » pèse jusqu'à un tonne. Et puis si les bêtes à cornes sont multipliées, les espèces caprines et porcines sont largement suivies ; ce qui fait que nous nous trouvons devant une quantité de viande que nous n'avons jamais connue en France. Ce phénomène est dû à la rareté volontaire de la viande aux consommateurs.

Maintenant, comment se fait-il que nous n'ayons pas de viande ? Il y a bien des raisons. La première provient de l'impérialisme de l'Etat, qui a taxé le prix de la viande « vive » aux producteurs trop bon marché, en compensation avec le prix de la consommation. Le prix de la viande à la production n'est que de 160 francs et chez le boucher elle vaut 350 francs et même plus.

Lors des accords entre le gouvernement et la C.G.A. (qui représentent les intérêts des producteurs), les ministres ont trouvé que la viande était assez

chère à 160 francs. Les paysans voulaient la voir à 190 francs au moins, et les deux parties restèrent sur leurs positions. Résultat : nous n'avons plus de viande, car les paysans ne veulent plus vendre, d'autant plus qu'ils font un placement en gardant le bétail au pré : il ne coûte presque rien à nourrir et il y prend du poids, tandis que les prix montent toujours.

Les petits paysans, qui seraient plus de droit d'argent et qui voudraient vendre du bétail, s'adressent à des gens dûment accrédités par le gouvernement.

Mais, retenons seulement ce chiffre de 810.000 qui fait un tonnage de viande important, puisqu'un boeuf « charollais » pèse jusqu'à un tonne. Et puis si les bêtes à cornes sont multipliées, les espèces caprines et porcines sont largement suivies ; ce qui fait que nous nous trouvons devant une quantité de viande que nous n'avons jamais connue en France. Ce phénomène est dû à la rareté volontaire de la viande aux consommateurs.

Maintenant, comment se fait-il que nous n'ayons pas de viande ? Il y a bien des raisons. La première provient de l'impérialisme de l'Etat, qui a taxé le prix de la viande « vive » aux producteurs trop bon marché, en compensation avec le prix de la consommation. Le prix de la viande à la production n'est que de 160 francs et chez le boucher elle vaut 350 francs et même plus.

Lors des accords entre le gouvernement et la C.G.A. (qui représentent les intérêts des producteurs), les ministres ont trouvé que la viande était assez

Lors des accords entre le gouvernement et la C.G.A. (qui représentent les intérêts des producteurs), les ministres ont trouvé que la viande était assez

Les "Etats-Unis d'Europe"

ne peuvent exister que comme

fédération socialiste des peuples

POUR faire triompher la liberté, la justice et la paix dans les rapports internationaux de l'Europe ; pour rendre impossible la guerre civile entre les différents peuples qui composent la famille européenne, il n'est qu'un seul moyen : c'est de constituer « les Etats-Unis de l'Europe ».

2° Les Etats-Unis de l'Europe ne pourront jamais se former avec les Etats tels qu'ils sont aujourd'hui constitués, vu l'inégalité monstrueuse qui existe entre leurs forces respectives.

3° L'exemple germanique a prouvé d'une façon péremptoire, qu'une confédération de militarismes est une déraison ; quelle est impuissante à garantir soit la paix, soit la liberté des populations.

4° Aucun Etat centralisé, bureaucratique et par là même militaire, ne pourra entrer sérieusement et sincèrement dans une confédération internationale. Par sa constitution, qui sera toujours une négation ouverte ou masquée de la liberté à l'intérieur, il serait nécessairement une déclaration de guerre permanente, une menace contre l'existence des pays voisins. Fondé essentiellement sur un acte antérieur de violence, la conquête, ou ce que dans la vie privée on appelle le vol avec effraction, — acte banni par l'Eglise d'une religion quelconque, consacré par le temps et par la même transformé en droit historique, — et s'appuyant sur cette divine consécration de la violence triomphante comme sur un droit exclusif et suprême, chaque Etat centraliste se pose par là même comme une négation absolue du droit de tous les autres Etats, ne les reconnaissant jamais, dans les traités qu'il conclut avec eux, que dans un intérêt politique ou par impuissance.

5° Il faut donc remplacer l'ancienne organisation fondée, de haut en bas, sur la violence et sur le principe d'autorité, par une organisation nouvelle n'ayant d'autre base que les intérêts, les besoins et les attractions naturelles des populations, ni d'autre principe que la fédération libre des individus dans les communes, des communes dans les provinces, des provinces dans les nations, enfin de celles-ci dans les Etats-Unis de l'Europe d'abord et plus tard du monde entier.

6° Conséquent, abandon absolu de tout ce qui s'appelle droit historique des Etats ; toutes les questions relatives aux frontières naturelles, politiques, stratégiques, commerciales, devront être considérées désormais comme appartenant à l'histoire ancienne et repoussées avec énergie par tous les adhérents.

7° Reconnaissance du droit absolu de chaque nation, grande ou petite, de chaque peuple, faible ou fort, de chaque province, de chaque commune à une complète autonomie, pourvu que sa constitution intérieure ne soit pas une menace et un danger pour l'autonomie et la liberté des pays voisins.

8° De ce qu'un pays a fait partie d'un Etat, s'y fût-il même adjoint librement, il ne s'ensuit nullement pour lui l'obligation d'y rester toujours attaché. Aucune obligation perpétuelle ne saurait être acceptée par la justice humaine, la seule qui puisse faire autorité parmi nous, et nous ne reconnaitons jamais d'autres droits, ni d'autres devoirs que ceux qui se fondent sur la liberté. Le droit de la libre réunion et de la sécession également libre est le premier, le plus important de tous les droits politiques ; celui sans lequel la confédération ne serait jamais qu'une centralisation masquée.

9° Il résulte de tout ce qui précède qu'on doit franchement proscrire toute alliance de telle ou telle fraction nationale de la démocratie européenne avec les Etats militaires, quand même cette alliance aurait pour but de reconquérir l'indépendance ou la liberté d'un pays opprimé ; — une telle alliance, ne pouvant amener qu'à des déceptions, serait en même temps une trahison contre la révolution.

10° La paix ne pourra être conquise et fondée que sur la plus intime et complète solidarité des peuples dans la justice et dans la liberté. Nous devons proclamer hautement nos sympathies pour toute insurrection nationale contre toute oppression, soit étrangère, soit indigène, pourvu que cette insurrection se fasse au nom de nos principes et dans l'intérêt tant politique qu'économique des masses populaires, mais non avec l'intention ambitieuse de fonder un puissant Etat.

11° Guerre à outrance à tout ce qui s'appelle gloire, grandeur et puissance des Etats. A toutes ces fausses et malfaisantes idoles auxquelles ont été immolés des millions de victimes humaines, nous opposerons les gloires de l'humaine intelligence se manifestant dans la science, et d'une prospérité universelle fondée sur le travail, sur la justice et sur la liberté.

12° On reconnaît la « nationalité » comme un fait naturel, ayant incontestablement droit à une existence et à un développement libres, mais non comme un principe, — tout principe devant porter le caractère de l'universalité et la nationalité n'étant qu'un fait exclusif, privé, séparé. Ce sol-dit « principe de nationalité » n'est qu'un dérivatif opposé par la réaction à l'esprit de la révolution. Eminentement aristocratique au fond, jusqu'à faire mépriser les dialectes des populations non lettrées, niant implicitement la liberté des provinces et l'autonomie réelle des communes, et soutenu dans tous les pays non par les masses populaires, dont il sacrifie systématiquement les intérêts réels à un soi-disant bien

CAMUS.

SUITE PAGE 2.

LES RÉFLEXES
DU PASSANTL'ÂNE
(Fable)

S'il l'âne savait parler, il demanderait à changer de harnais tous les huit jours.

Un harnais usagé, même s'il ne blesse pas, gêne toujours quelque part. Il est sale et débouffé.

Et puis... il y a si longtemps que le même, même, même... toujours le même.

Le harnais neuf tire l'âne à l'étable de la boutique du sellier; le cuir en paraît souple et léger, les cuivres brillent; il est joli, élégant. Son port sera presque agréable.

...Mélus ! Au bout de huit jours, il blesse plus que l'ancien. S'il ne blesse pas davantage, il blesse ailleurs. Et on souffre, à la fois, des anciennes blessures qui persistent et des nouvelles qui s'ouvrent.

Le harnais neuf tire l'âne à l'étable de la boutique du sellier; le cuir en paraît souple et léger, les cuivres brillent; il est joli, élégant. Son port sera presque agréable.

...Mélus ! Au bout de huit jours, il blesse plus que l'ancien. S'il ne blesse pas davantage, il blesse ailleurs. Et on souffre, à la fois, des anciennes blessures qui persistent et des nouvelles qui s'ouvrent.

Le harnais neuf tire l'âne à l'étable de la boutique du sellier; le cuir en paraît souple et léger, les cuivres brillent; il est joli, élégant. Son port sera presque agréable.

L'âne ne voit que la route, qu'il poursuit, interminable, sans but, sans espoir.

O pauvre bête sans réflexion ! Trouveras-tu jamais l'oasis du repos ? L'étable est longue; elle durera toute la vie. Si parfois, étendue, tu t'arrêtes, si, accablée, tu chancelles... Hoi ! Frappe, cocher ! Un coup fouet cinquantaine remet le char dans le droit chemin.

Et la route se poursuit sans heurts. Voir ou ne pas voir ? Être l'âne ou l'homme ? Tel est le problème.

J'ai connu un autre âne plus malin. Il appartenait à l'écurie d'un riche ânier, et, aidé de ses frères de misère, les autres ânes, qui voulaient se choisir un ânier de leur façon, ils se révoltèrent, se débarrassèrent du maître, et notre âne devint ânier.

Durant plusieurs jours, on fête cette victoire. Ah ! folâtrer en liberté dans les prairies, se reposer dans l'herbe verte, et surtout — surtout — ne plus porter le harnais abhorré !

Mais bientôt vint l'hiver. Il fallut rentrer le foin; il fallut labourer; il fallut atteler la charrette. L'âne devenu ânier pesait plus lourd sur le siège et frappait plus fort que l'ancien maître. Celui-ci exhortait parfois un maître picoté à ses bêtes. Mais sa Majesté Bourrique, elle, mange l'avoine et ne laisse à ses camarades que de la paille.

Y a-t-il tant de différence entre toutes les formes de gouvernement ? Quels qu'ils soient, ceux d'autrefois comme ceux d'aujourd'hui se sont toujours appuyés sur la force en se réclamant du droit.

Et qu'est-ce que cette « justice », principe au nom duquel ils agissent ? C'est quelque chose de très fragile, de très élastique, qui varie avec l'opinion du moment, avec les circonstances, avec les caprices du maître de l'heure. Elle se concrétise dans les lois, expression de la volonté du ou des plus forts, qui les édifient, puis les brisent comme jouets d'enfants.

Leur façade ? « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Liberté pour l'individu de faire bien ou mal, selon sa fantaisie, s'il est le maître; et s'il ne l'est pas, liberté de choisir entre une admiration égoïste de tous les faits et gestes du conducteur d'ânes, et la persécution violente ou sournoise.

Égalité de l'âne et de l'ânier, du tondeur et du tondu, du puissant et du misérable; égalité de l'exploiteur et de l'exploité.

Fraternité, fraternité, ou donc est ton fondateur ? Ou donc est celui qui dit : « Aimez-vous les uns les autres » ?

Nous, Jésus lui-même, ton enseignant n'est plus. Et toi, cependant, tu savais aller ton ennemi à retirer son âne tombé dans le puits.

Les « États-Unis d'Europe »

(Suite de la première page)

public, qui n'est jamais que celui des classes privilégiées, — ce principe n'exprime rien que les préjugés historiques et l'ambition des États. Le droit de nationalité ne pourra donc jamais être considéré comme une conséquence naturelle du principe suprême de la liberté, cessant d'être un droit du moment qu'il se pose soit contre la liberté, soit même seulement en dehors de la liberté.

13° L'unité est le but, vers lequel tend irrésistiblement l'humanité. Mais elle devient fatale, destructive de l'intelligence, de la dignité, de la prospérité des individus et des peuples, toutes les fois qu'elle se forme en dehors de la liberté, soit par la violence, soit sous l'autorité d'une idée théologique, métaphysique, politique ou même économique quelconque. Le patriotisme qui tend à l'unité en dehors de la liberté, est un patriotisme mauvais, toujours funeste aux intérêts populaires et réels du pays qu'il prétend exalter et servir, ami, souvent sans le vouloir, de la réaction.

La révolution, c'est-à-dire l'émancipation des nations et des hommes. On ne pourra reconnaître qu'une seule unité : celle qui se constituera librement par la fédération des parties autonomes dans le tout, de sorte que celui-ci, cessant d'être la négation des droits et des intérêts particuliers, cessant d'être le cimetière où viennent forcément s'enterrer toutes les prospérités locales, deviendra au contraire la confirmation et la source de toutes ces autonomies et de toutes ces prospérités.

Michel BAKOUNINE
(1867)

DÉCLARATION

PRÉSENTÉE A LA 2^e CONFÉRENCE DES ÉTATS-UNIS SOCIALISTES D'EUROPE PAR UN GROUPE DE CAMARADES SOCIALISTES, PACIFISTES ET LIBÉRAIRES, AU SUJET DE LA RÉSOLUTION DE BASE DE LA CONFÉRENCE

Nous ne pouvons accepter la confusion qui persiste dans le préambule entre l'idée des « États-Unis socialistes d'Europe », et celle de la Fédération Socialiste des peuples européens — idée dont la réalisation présuppose, comme condition nécessaire, la révolution sociale, organisée de la base au sommet dans les principaux pays européens.

Nous ne pouvons séparer — comme permet de l'entendre le point 2 — notre sort de celui des peuples opprimés de tous les continents, et particulièrement des peuples dits « coloniaux » et de ceux qui, dans l'Europe orientale, se trouvent placés sous le joug de l'État totalitaire stalinien.

Sur le point 4, nous affirmons que la base de création d'une Fédération Socialiste européenne se trouve non pas dans les Gouvernements existants, mais dans une action révolutionnaire constructive des individus, des groupes, des communes, de toutes les forces populaires ouvrières et paysannes en lutte contre le capital et l'État.

Comme complément au point 5, nous précisons que tout étatisme, unissant dans les mains d'une classe ancienne ou d'une caste nouvelle les leviers de commande économique et politique est implicitement totalitaire et doit être combattu comme l'ennemi n° 1. La première condition de cette lutte est le refus de la discipline militaire imposée par l'État.

1) sur le plan de production, par les nationalisations et mobilisations industrielles — et 2) sur le plan guerrier, par la conscription et le meurtre obligatoires. Et le premier pas vers la fraternisation des peuples se trouve dans l'action directe, face à toutes les autorités patronales, policières et militaires, du capitalisme privé, du système technocratique, et des partis de gouvernement.

Paris, le 20 juin 1947.

Suivent les signatures de participants à la conférence, venus des pays suivants : Allemagne, Belgique, Espagne, France, Grande-Bretagne, Italie, Pays-Bas et Suisse.

La grande vague de réaction antilibérale s'est déchaînée, en Argentine, le 6 septembre 1939 par le coup d'État militaire d'Uriburu et s'est poursuivie sous le gouvernement pseudo-démocratique de Justo, pour aboutir au bonapartisme social qui domine présentement le pays.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande vague de réaction antilibérale s'est déchaînée, en Argentine, le 6 septembre 1939 par le coup d'État militaire d'Uriburu et s'est poursuivie sous le gouvernement pseudo-démocratique de Justo, pour aboutir au bonapartisme social qui domine présentement le pays.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

La grande « différence », c'est que Uriburu s'imposa par la violence. Justo par la fraude, et Peron par la démagogie et de la valeur morale de certaines délégations syndicales, récemment envoyées à l'étranger par l'actuel gouvernement. Il est nécessaire de passer rapidement en revue les événements de ces quinze dernières années, conduisant à la dictature démocratique du colonel Peron.

DE DIEU À CEUX QUI RECLAMENT LES PRISONS
I. - Les cellules qui tuent

Le 19 février 1941, ayant été mouchardé, j'étais arrêté en flagrant délit. Tentative de manœuvre abortive ! Le Tribunal de Dunkerque m'infligea trois ans de prison.

Avant fait appel de cette sévère condamnation, je fus transféré à Douai. La Cour d'Appel ayant confirmé le jugement, un véritable calvaire commença pour moi.

D'abord, nous n'étions que trois ou quatre en cellule; cela nous permettait encore de nous retourner, quoique les cellules fussent faites pour un seul homme. Hélas ! cela ne dura pas longtemps, et, bientôt, c'est sept et huit détenus qu'on entassa dans notre réduit.

Comme parmi les détenus, certains ne possédaient pas de linge de rechange ni savon pour se laver, et que l'administration pénitentiaire ne donnait qu'une chemise tous les vingt ou trente jours, en peu de temps la crasse et la vermine envahirent toutes les cellules.

De ce fait, beaucoup de détenus furent atteints de gale et d'eczéma. La nourriture était infecte et nettement insuffisante : le pain (300 grammes par jour) était immanquable. Du vrai mastic ! Ceux qui recevaient peu de calories le mangeaient quand même, parce qu'il faut bien se remplir l'estomac avec quelque chose, et que la faim est terrible à supporter.

Un jour, je fis peser ma ration

de pain par le surveillant, tant elle me semblait petite. Il y manquait 50 grammes. Ayant à nouveau demandé la pesée de mon pain deux ou trois semaines plus tard — il n'y manquait que vingt grammes. Alors, on me punit de six jours de cellule spéciale, trouvant que j'étais continuellement de réclamation injustifiées !

Le surveillant qui me punissait sortait de l'Assistance publique. Donc, c'était une victime de la société actuelle; il aurait bien dû être plus humain. Pour être juste, j'ajoute qu'un autre surveillant, pendant ma punition, me laissa mon tabac, et même, sans contrôler son contenu, me sortit une lettre, clandestinement.

Pendant les rares promenades au préau, je me suis trouvé en contact avec des détenus politiques. Il y avait de braves types. Mais les militants du grand parti — presque tous — méprisaient les détenus de droit commun. Ils recevaient de nombreux colis, ils avaient parfois trop de pain qu'ils laissaient durcir, puis jetaient à la poubelle tout ce que de la faire parvenir à ceux qui mourraient de faim. C'est ainsi qu'à Guiney, prison cellulaire, des détenus sont morts de faim vers 1942-1943.

La faim faisait tant de ravages parmi nous que pendant plusieurs mois, pour éviter cette mortalité accusatrice, on doubla la ration de pain !... Ainsi, pendant que les civils

touchaient 300 grammes de pain, en prison on donna 600 grammes et 800 grammes à l'infirmerie, pour empêcher des hommes de mourir. Mais combien sont-ils morts avant d'en arriver à la double ration ?

Après vingt-deux mois de prison accomplie, je manquai d'air, je manquai d'hygiène, et surtout la faim, me fit tomber gravement malade. Nous étions, le 20 décembre 1942. Une crise d'albumine et une pleurésie avec crachements de sang se déclarèrent en même temps. Le médecin signa une fiche d'admission à l'hôpital. A cette date, le 20 décembre 1942, les cinq lits dont disposait — à l'Hôtel-Dieu de Douai — l'administration pénitentiaire, étaient tous occupés. L'économie ne voulait pas m'accepter; j'étais un mourant — mais qu'importe ! Le docteur me dit : « Malade ? » Il disposait de lits libres dans d'autres salles; mais voilà, on pouvait s'en évader. Alors, vous comprenez : pas d'histoires ! Que crévent tous les détenus ! Telle était la triste mentalité de l'économie de l'Hôtel-Dieu de Douai, en décembre 1942. Qu'est-il devenu, ce triste site ?

Et me voilà de retour vers la prison; seulement, le surveillant-chef, lui non plus, ne voulait plus de moi; parce qu'étant sorti de son établissement avec fiche d'admission à l'hôpital, je n'étais plus sous sa tutelle.

En fait, l'économie qui abdiqua : en faisant sortir de chez lui un autre malade, pour rendre libre un lit. Ce malade, un jeune communiste de vingt ans, tuberculeux; devait mourir quelques mois plus tard. Quelle horreur !

J'enrai donc dans le lit — non désinfecté — du malheureux tuberculeux, avec l'espoir d'y mourir, parce que j'étais las de vivre. La mort n'est pas venue; et, vingt jours après mon hospitalisation, pour faire de la place pour un autre, on me jeta dehors. Il y avait bien un détenu atteint qui était guéri depuis plusieurs mois, mais voilà, il faisait le lardin de la sœur supérieure; alors, vous comprenez ! Moi, j'avais dit à cette religieuse qu'il était de son devoir de me soigner — avant de me parler de religion !

Quand il sortit, le 10 janvier 43, il pleuvait. J'avais aux pieds des espadrilles de cordes, j'avais froid, je toussais... Eh bien, il me fallut faire à pied la distance qui sépare l'Hôtel-Dieu de la prison. J'ai paillé vingt minutes dans la boue, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

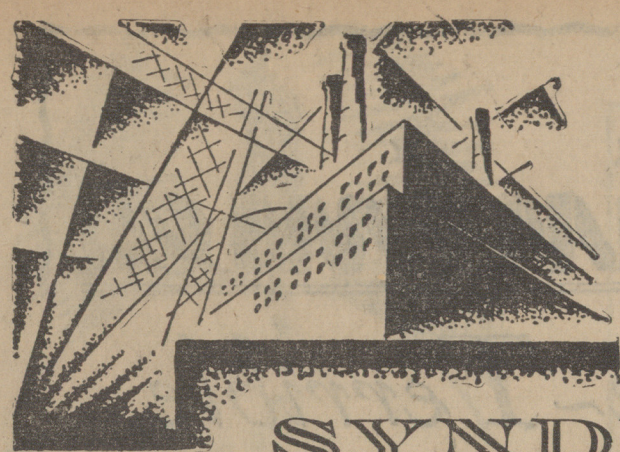
En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie. Je dus rester encore vingt minutes dans le bureau du chef, avant de pouvoir me rechanger de linge...

En prison, si vous n'êtes pas handicapé, général, d'ordinaire, on traite, on ne vous punit de rien. Si le surveillant me servait d'une plume, c'est tout le journal qu'il me faudrait pour raconter ce que j'ai vu et souffert. En prison, on traîne comme dehors, tout s'achève et s'achève avec l'argent. Les vols de linge sont courants, de la faim, et n'oubliez pas que j'étais atteint de pleurésie.



LES CHEMINOTS ont-ils été trahis ?

Le mouvement de grève des cheminots est « en principe » terminé. L'issue a été heureuse », disait l'humanité du 13 juin. Certes, les cadres peuvent se féliciter de l'heureuse issue de cette grève. L'inspecteur à l'échelle 18 aura 7.000 francs d'augmentation, pendant que l'homme d'équipe restera à distance hiérarchique, avec son billet de mille.

Le mouvement de grève a « réussi », dans ce sens inattendu, parce que la majorité de nos camarades du rail ont manqué de courage et s'obstinèrent à vouloir suivre la C.G.T. réactionnaire.

Comme l'expliquait Joyeux la semaine dernière : « Les revendications présentées par la Fédération cégétiste et soutenues par la C.P.T.C. et la C.G. des cadres se sont trouvées en opposition complète — et avec les propositions gouvernementales — et avec les aspirations des travailleurs du rail ».

En effet, les propositions gouvernementales donnaient tout au moins quelques avantages substantiels aux parias du rail sans favoriser outre-mesure les cadres, alors que les revendications du stalin-fasciste Tournemine ont abouti à tout donner aux cadres en laissant les mièges aux lambeaux. Ainsi les manœuvres, les hommes d'équipe, les cantonniers, ont fait grève pour grossir le portefeuille de leurs inspecteurs, ingénieurs, chefs de gare, chefs de dépôt, etc. L'ingénieur verra sa paye passer de 27.000 à 34.000, pendant que le pauvre type qui balaye les quais et charge les colis passera de 5.500 à 6.500 ou 7.000 au maximum. Pour Tournemine, les chefs d'arrondissements ont sans doute l'estomac cinq fois plus grand que le pousier ? Et l'humanité n'a pas oublié de nous faire remarquer que, sur 480.000 cheminots, il y en avait 23.400 qui étaient munis de grands estomacs.

Le plus grave dans cette histoire c'est que l'ensemble des cheminots, qui s'étaient mis en grève sans que la Fédération de Tournemine ait donné l'ordre, a tout de même repris le travail à l'appel de ladite Fédération, au moment où la partie était virtuellement gagnée.

Aujourd'hui tous les exploités du rail, y compris ceux appartenant à des partis politiques tels que S.F.I.O. ou P.C.I., sont complètement écœurés de l'œuvre fasciste des stalinistes à l'intérieur de la Fédération cégétiste des cheminots. Mais, répétons-le, la majorité de nos camarades manque de courage ; ils n'ont pas clamé publiquement leur dégoût pour le sale boulot des stalinistes ; ils n'ont pas craché à la face des Tournemine, des Crapier, des Dupuy, des Herniot et de toute la clique.

Qu'éprouvez-vous, camarades ? Les Congrès de l'Est et celui de l'Ouest, à Nîmes, ont prouvé que le syndicalisme est mort à la C.G.T. Et Tournemine vous a montré qu'il était l'agent double de vos maîtres, que sa C.G.T. ne défend plus que les gros de la clique.

« A toute vitesse », l'organe des cheminots S.F.I.O., le reconnaissant avant la grève, et Valissant, de Laon, disait avec amertume : « Les maîtres de la C.G.T. sont les communistes ». A qui la faute ? A vous, camarades socialistes, qui en abandonnant un peu de votre esprit syndicaliste au profit de votre parti et de Ramadier, avez favorisé la prise de pouvoir par les stalinistes.

Camarades socialistes, dans le n° 23 de « A toute vitesse », vous reconnaissez que nous avons eu le courage de dénoncer, dans le Libéraire, des faits graves concernant les cheminots, et vous dites : « Les détails fournis répondent à des questions posées ici-même ».

Mais pourquoi, dans les quatre pages de votre journal, ne dites-vous pas un seul mot de la Fédération des Travailleurs du Rail de la C.N.T. ? Vous reconnaissez que nous avons raison et vous n'avez pas le courage de dire que si la maison Tournemine et Cie n'a plus rien de commun avec le syndicalisme, il existe la Fédération des Travailleurs du Rail de la C.N.T. qui relève le drapeau du syndicalisme.

Vous vous lamentez sur le sort du syndicalisme à la C.G.T., mais vous n'avez pas le courage de dire cela, vous n'avez pas le courage de rallier le syndicalisme révolutionnaire !

Les stalinistes ont tenté de vous salir des pires calomnies (à Villeneuve-Saint-Georges nous étions « un noyau menaçant ») ; vous sachiez que leurs accusations étaient mensongères. Et là encore, vous n'avez pas eu le courage de dire à Tournemine et à sa clique : vous êtes des menteurs. Vous avez préféré rester dans cette Fédération Cégétiste qui a scellé l'union avec l'organisation chrétienne », comme Cogniot l'a écrit dans l'humanité. La main tendue n'est pas pour nous ; mais pour les gens du M.R.P.

Pourtant, camarades socialistes, nous savons que parmi vous il y a des militants sincères et qui ont à cœur de défendre leurs droits dans les syndicats, par-dessus leur parti et par-dessus Ramadier l'affaire.

Encore une fois, qu'éprouvez-vous en restant dans cette C.G.T. fasciste ? Qu'éprouvez-vous, socialistes, trotskistes, et sans-parti surtout ? En restant dans la maison des traîtres, du Trio de la jaunisse, vous passerez pour des complices.

Tournemine a dit, le 22 février 1947 : « Nous demandons qu'on puisse tenir les réunions syndicales (?) dans l'enceinte de la S.N.C.F., nous demandons que le paiement des cotisations se fasse à côté du payeur... Il est normal qu'on puisse faire une petite pression sur le cheminot non-syndiqué ».

C'est exactement les méthodes qui avaient cours en Allemagne nazie et en Italie fasciste, et qui ont force de loi actuellement en Espagne franquiste et en Russie stalinienne ; c'est le syndicalisme totalitaire que Belin n'a pas pu nous imposer.

Herniot nous rebat les oreilles dans chaque numéro de la Tribune avec les fameux « Comités mixtes d'Entreprises » ; ça encore c'est une institution fasciste, c'est la collaboration des classes, négation absolue du syndicalisme.

En effet, c'est bien l'article 23 de la Charte du Travail de Pétain-Belin qui disait : « La collaboration entre employeurs et salariés est obligatoirement organisée dans les établissements dont l'effectif est au moins égal à 100 ouvriers ou employés, au sein des comités sociaux d'établissement qui rassemblent le chef d'entreprise et des représentants de toutes les catégories du personnel ».

Ah, Pétain doit bien rire en voyant les dirigeants stalinistes de la C.G.T. parfaire son œuvre paternaliste ! Et le recul de la retraite, c'est encore du travail de fasciste.

La nouvelle trahison de Tournemine dans la grève des travailleurs du Rail vient compléter l'œuvre malaisante de la Fédération Nationale des Travailleurs, Cadres et Techniciens des Chemins de fer, adhérents à la C.G.T.

C'est pour cela que le Trio de la jaunisse a été promu à des échelles élevées ! Les capitalistes possesseurs des actions de la S.N.C.F. savent récompenser leurs valets.

Mais vous, camarades cheminots, qu'attendez-vous pour rejeter les politiciens stalinistes et pour défendre votre droit à la vie sous le seul drapeau syndicaliste : celui de la Fédération des Travailleurs du Rail de la C.N.T. ?

Raymond SOURIAUT.

VOULEZ-VOUS des pneus de vélos ?

Aussi bien chez Dunlop que chez Michelin, des centaines de milliers de pneus de vélo encombrant les magasins. Ils sont là, bloqués, vraisemblablement pour longtemps, au grand désespoir du fabricant et du consommateur qui attendent après. Le résultat de cette situation ne s'est pas fait attendre : les fabricants ralentissent leur production dans de fortes proportions.

Les Grands Magasins peuvent payer

Les Grands Magasins avaient jusqu'au 31 mai pour liquider leurs stocks anciens. Tous ont sous le poids du gouvernement, d'autant plus qu'en liquidant ces stocks anciens aux prix actuels lesdits magasins ont réalisés des bénéfices fort substantiels, et dont les bilans de 1947 porteront trace. Ainsi, contrairement à ce que l'on croit généralement, l'année 1947 sera encore une année exceptionnelle pour ces entreprises.

F. A. Fédération Anarchiste

Permanence tous les jours de 9 à 12 heures et de 14 à 19 heures sauf le dimanche

1^{re} REGION
Mauveuge. — Réunion intergroupe le 4^e samedi du mois. Pour adhésions, s'adresser au « Lib » qui transmettra.

2^e REGION
Assemblée générale. — Samedi 28 juin, 14 heures, salle C. Sociétés Savantes, 35, rue Serpente (Métro Danton). Tous les militants de la région parisienne sont appelés à préparer le Congrès régional.

Paris 1^{er}, 1^{er}, 1^{er} et 1^{er}. — Réunion et causerie le 20 juin et le 27 juin, à 20 h. 30, « A la Pointe Rivoli », premier étage, rue de Rivoli (Métro Saint-Jacques).

Paris 1^{er} et 1^{er}. — Causeries-discussions le vendredi 27 juin, à 20 h. 30, S.G.C., Palais de la Mutualité. — Raisons et portées des grèves actuelles.

Paris 1^{er} et 1^{er}. — Réunions tous les jeudis, à 20 h. 30, Café, 170, 1^{er} Saint-Antoine. Le 2^e juin, organisation du meeting pour le 4 juillet.

Paris 1^{er} et 1^{er}. — Réunions tous les vendredis, à 20 h. 30, rue Regnaud.

Paris 1^{er} et 1^{er}. — Réunions tous les lundis, à 21 h. 44, rue du Docteur-Roux.

Paris 1^{er} et 1^{er}. — Réunion vendredi 27 juin, à 20 h. 30, salle La Bastille, 70, avenue de Saint-Ouen (Métro Guy-Moquet).

Paris 1^{er} et 1^{er}. — Conférence par Chéry : « L'égalité économique » vendredi 20 juin, 20 h. 30, à la Choue du Combat, pl. du Colonel-Fabien.

Asnières. — Réunions les 2^e et 4^e jeudis du mois, la prochaine le 20 juin, 20 h. 30, café-club, place de la Comète.

Blanc-Mesnil. — Réunions les 1^{er} et 3^e samedis du mois 20 h. 30, Café Tournoux, face au stade. Sympathisants invités.

Carrières. — Réunion le 1^{er} dimanche du mois, 16 h. 30, salle des Corporations, mairie.

Courbevoie. — Réunions les 1^{er}, 3^e et 4^e jeudis du mois, 21 h. 48, rue de Metz, sous-sol des écoles.

Drancy. — Pour renseignements et adhésions, écrire à Philippe, café Henri, 7, rue Croix, Paris (9).

Grosbois. — Sympathisants de Grosbois, Sarcelles, Saint-Brie, Ecrou, sont priés de se mettre en rapport avec Ernest Faron, 2, rue Joseph-Riquart, Grosbois, ou Jacques Fosse, 48, rue de Paris, Saint-Brie.

Montreuil-Bagnollet. — Réunion les mercredis à 20 h. 30, Café du Grand-Cerf, 171, rue de Paris, Montreuil (Métro : Robespierre).

3^e REGION
Mulhouse. — Ecrire au « Lib », qui transmettra les adhésions au groupe.

4^e REGION
Brest. — Ecrire à Le Lann Auguste, 7, rue Levat. Réunions tous les premiers et troisièmes mercredis du mois. Le 2 juillet, à 20 h. 30, « La Religion ».

Perpignan. — Causeries-discussions, vendredi 11 juillet, à l'Education sexuelle de l'enfance.

Nantes. — Permanence (à l'union le vendredi 18 h. 30 à 20 h. 30, rue Jean-Jaures).

Tours. — Ecrire au « Lib », qui transmettra. Appel est fait aux sympathisants et lecteurs.

5^e REGION
Bourg. — Permanence le samedi de 17 à 18 h. 30, chez Boulay Benjamin, 82 bis, boulevard de Broit.

Joigny. — S'adresser à Raymond Lezendre, rue Saint-Jacques.

Larche-Mignen. — S'adresser à Tilly, 16, rue Blaquière, à Mignen.

Sarbanes-sur-Yonne. — S'adresser à Savin, Sarbanes.

Villeneuve-sur-Yonne. — S'adresser à Prolet, à la Haute-Epine.

7^e REGION
Clermont-Ferrand. — Permanence tous les mercredis et samedis, de 20 à 22 h. 9, rue de l'Ange.

Thiers. — Permanence tous les mardis, 37, rue Mancel-Chabot. Correspondance Dugue Rémy, aux Richelieu, Thiers.

Intergroupe. — Le comité intergroupe de la 8^e Région se réunira le dimanche 6 juillet, à 10 h. 30, rue Saint-Jean, à Lyon. Ordre du jour : 1^{er} Comité rendu d'activité des Groupes et de la Région ; 2^e Compte rendu financier ; 3^e Préparation d'une tournée de conférences pour octobre.

4^e Questions diverses.

Les Groupes ne pouvant faire le déplacement sont priés de se prononcer par écrit.

Granoble. — Permanence les mercredis, à 20 h. 30, au « Bar de l'Expo », rue de Strasbourg. Renseignements et brochures.

Lyon. — (Groupe Libre-Examen). — Réunion le 29 juin, à 10 heures. Suite et fin de la causerie sur les Indes : « Gandhi propagateur d'un syndicalisme jaune », par Chanier.

10^e REGION
Cahors. — S'adresser à Constant André, 10, rue Saint-Barthélemy.

Toulouse. — Groupe Bien-Etre et Liberté.

Tous les 1^{er} et 3^e samedis, 21 h. 4, rue de Belfort (2^e étage).

Toulouse. — Groupe F. Pelloutier.

Tous les 2^e et 4^e vendredis du mois, 21 h. 4, Café des Sports, boulevard de Strasbourg.

11^e REGION
Caracassonne. — Ecrire à Carré, 5, rue des Chasseurs, Caracassonne.

Batiers. — Causeries-discussions tous les mercredis (sauf le dernier de chaque mois), à 20 h. 30, Café Continental, allées Paul-Riquet.

12^e REGION
Arles. — Appel pressant est fait aux anarchistes dignes de ce nom. Réunion

ALERTE CHEZ WILLEME à Nanterre

La galonnie, le mensonge, la menace, sont les armes traditionnelles de tous les tenants d'une mauvaise cause ; mais nous ne pensions pas que des camarades de chaîne, que des travailleurs, puissent se servir de tels arguments. Gratitude ou passion politique ? Voici les faits.

Le vendredi 20, notre jeune section C.N.T. est attaquée par deux fois avec violence pendant les rassemblements au Syndicat. Nous accusons de rechercher le pouvoir personnel, d'être des agents du patronat, des diviseurs, etc. Et, dans les coins, ils menacent les camarades de les faire voter de l'usine.

Nous ne voulons pas pour notre part, nous servir de tels modes de combat ; il nous suffit de poser le problème en deux mots et les travailleurs y répondront d'eux-mêmes : « Est-ce rechercher le pouvoir personnel que de redonner confiance aux travailleurs dans leur véritable force et de les inviter à ne compter que sur leur action directe, qui est le véritable outil de libération ouvrière et qui est à l'origine de toutes les luttes syndicales ? »

Des agents du patronat ? Quand nous voulons maintenir les revendications traditionnelles du mouvement syndical, c'est-à-dire, diminution du nombre d'heures de travail et faire respecter la force physique du travailleur en regard des normes de production. Tout cela, au moment où d'autres, prétendus « défenseurs des ouvriers », sont pour la politique des 48 heures et des manches retroussées, position combattive par tous les congrès syndicaux !

Quant au qualificatif de diviseurs, nous pensons que ceux qui amènent au Syndicat la suprématie du parti politique et font passer l'intérêt de l'Etat avant l'intérêt ouvrier, eux FONT ŒUVRE DE DIVISEURS. Mais ceux qui restent dans la tradition du syndicalisme, unissant les travailleurs contre leur misère (exploitation de l'homme par l'homme, économique ou politique), et revendiquant chaque jour les droits des travailleurs à tout ce que la vie a de bon — ceux-là font œuvre unitaire.

Travailleur de chez Willeme, soit l'artisan de la renaissance syndicaliste. Ta volonté d'action fera de la C.N.T. l'arme de la libération ouvrière.

LES CAMARADES DE LA C.N.T.

EXTRAITS d'un Journal Financier :

Pour les raisons toutes particulières que nous avons exposées récemment, les actions Palats de la Nouveauté progressent à 1.500 et 158 respectivement, soit une hausse de près de 50 % en quelques semaines.

Nous pouvons faire une constatation analogue pour le Port de Salontique qui, en peu de jours, a gagné plusieurs centaines de francs.

Le point de vue du capitaliste

Les valeurs d'Electricité sont recherchées : on traite Forces Motrices du Cantal à 330, Electricité de Béziers à 550, Hydro-Electrique Creuse à 1.000 à 500, il y a là des occasions à mettre à profit pour les acheteurs patients. Ces Sociétés sont nationalisées et leurs titres n'étant pas officiellement cotés le prix de rachat doit être calculé sur la valeur réelle de l'actif.

C.N.T. Confédération Nationale du Travail

47, RUE DE LA VICTOIRE, PARIS-9^e METRO CHAUSSE D'ANTIN OU LE PELETIER

Permanence tous les jours de 9 h. à 12 h. et de 14 h. 30 à 19 heures, sauf le dimanche

Fédération des travailleurs du rail. — Le bureau fédéral invite les camarades cheminots, sympathisants de province qui approuvent l'action de notre jeune Confédération pour un syndicalisme indépendant, et de combat à se joindre à nous en s'adressant au siège de la Fédération des travailleurs du rail, 39, rue de la Tour d'Auvergne, Paris (11^e).

Syndicat des Métaux. — Permanence tous les jours, de 14 à 19 heures, 13, rue d'Auvergne, Paris (11^e).

Reunion générale samedi 28 juin, à 14 heures, 30, rue de la Bastille, rue de Montreuil, angle rue Tison (Métro Faidherbe-Chaligny).

Syndicat du Bois et Ameublement. — Permanence tous les vendredis, à 18 h. 30, salle Boissière, 170, 1^{er} Saint-Antoine, Paris (2^e).

Syndicat du Livre-Papier-Carton. — Permanence tous les samedis de 14 à 18 h. 30, Café 23 bis, rue Piat.

COMITES INTERSYNDICAUX ET UNIONS LOCALES
Argenteuil. — Permanence, 42, rue de Paradis, le 2^e dimanche de chaque mois, de 10 heures à midi.

Asnières. — Permanence le mardi, de 18 h. 30 à 20 h. 30, Café « Les Bleus », 57, boulevard Voltaire.

Aulnay-sous-Bois. — Permanence tous les dimanches, de 9 heures à midi, au Café du Petit-Cyrano, place de la Gare.

Charente. — Permanence, le 2^e dimanche du mois, 3, place Arthur-Dubaut, face l'horloge de la mairie de Charente-le-Pont.

Goussainville. — Permanence tous les 2^e et 4^e dimanches du mois à l'Hôtel de France, où tous renseignements utiles vous seront donnés.

Verailles. — Ecrire à Besnier Henri, 16, impasse Nungesser-et-Coli, Versailles. Adhésions, cotisations.

1^{er} JUILLET. — Tous les dimanches, de 9 heures à 19 heures, Café des Sports, route de Fontainebleau. Terminus 180.

6^e UNION REGIONALE
Albi. — S'adresser au délégué local C. N.T., 21, rue de la Rivière, Albi (Tarn).

Toulouse. — Syndicats unifiés du bâtiment de Toulouse et sa région : Permanence tous les jours de 18 h. à 19 h. 30. Dimanches de 9 h. à 15 h. Adhésions cotisations.

Syndicat des Métaux : Permanence tous les jours de 18 h. à 19 h. 30. Dimanche de 9 h. à 19 heures. Adhésions, cotisations.

10^e UNION REGIONALE
Sens. — S'adresser à Pratz Gilbert, 188, rue d'Alsace-Lorraine.

Villeneuve-sur-Yonne et région. — S'adresser à Frolet Marcel, à Haute-Epine, Villeneuve. Permanence les dimanches, de 10 heures à 11 h. 30, au Pavillon Bleu, 7, rue des Pavillons. L'« Combat Syndicaliste » est en vente chez Nadal dépositaire.

8^e UNION REGIONALE
Béziers. — Permanence tous les dimanches, de 10 à 12 heures. Café David d'Angers. Adhésions, cotisations.

Bordeaux. — Syndicat unique du bâtiment. Nos permanences : Villeneuve, bureau du Travail, 42, rue Lalande, bureau 15, tous les jeudis de 18 h. 30 à 19 h. 30, samedis de 18 à 19 h. 30, dimanches de 10 à 12 heures.

Service de librairie, journaux : tous les dimanches, à la Bourse, le reste du temps, chez Pirabaud 60, rue Mondorand.

Périgueux. — Permanence tous les samedis après-midi jusqu'à 21 heures.

12^e UNION REGIONALE
Rouen. — Samedi 28 juin à 20 h. 30, grande réunion publique avec le concours des camarades Péllet et Juhel.

Le lieu sera indiqué prochainement.

13^e UNION REGIONALE
Lille. — Samedi 21 juin. Réunion publique : « Pourquoi nous avons constitué la C.N.T. », avec le concours d'orateurs locaux et du camarade Juhel.

Maubeuge et environs. — S'adresser au camarade Raymond Lenoire, 37, faubourg Saint-Lazare, Maubeuge (Nord).

15^e UNION REGIONALE
Strasbourg. — Les camarades de la C.N.T. se réunissent chaque dimanche, de 10 h. à 12 h., à l'Etoile Rouge, 14, rue de la Krutenau.

19^e UNION REGIONALE
Marseille. — Brun Marius, secrétaire de la 1^{re} région, victime d'un accident, est remplacé provisoirement par le camarade Gaudard Charles, 18, avenue des Fauvettes, La Porterie.

22^e UNION REGIONALE
Union locale d'Alger. — Permanence intersyndicale le dimanche, de 10 heures à midi, Bar de la Citronne (arrêt Nelson). Renseignements librairie.

mardi 1^{er} juillet, à 20 h. 30, au Salon Boly, 19, rue Mireille.

Cannes. — Réunions tous les mercredis, 21 h., arrière-salle des Mutiées, 28, rue de Mimont (par l'impasse). Bibliothèque brochures.

Fédération locale de Marseille. — Permanence 12 rue Pavillon, 2^e étage, tous les jours de 18 à 19 h. 30, sauf mercredi et dimanche.

Nice. — Réunions tous les vendredis à 20 h. 30, au Bar Déjà, rue Bonaparte. Renseignements et adhésions voir Constant 6, rue Diderot.

Salon. — Réunions tous les mercredis à 21 h., au bar des Allées de Craponne, salle du 1^{er} étage. Correspondance : G. Morand, route de Cornillon, Salon.

Toulon. — Réunions tous les samedis à 18 h., chez Dina, 35, rue Augustin-Dumas : permanence tous les jours de 18 à 20 h. même adresse.

Dans les Banques grève à 100 o/o

APRES avoir patienté pendant plusieurs mois, les employés de banque sont en grève.

L'an dernier, un accord avait été signé entre les organisations patronale et ouvrière, stipulant pour l'immédiat un acompte provisionnel de 1.700 francs. Il comportait en outre l'engagement de discuter la nouvelle convention collective, le reclassement de la profession, ainsi que l'établissement d'une caisse nationale de retraites, interbancaire, toutes ces dispositions devant être réglées le 1^{er} janvier 1947.

Comme nous le rappelions dans le n° 76 du Libéraire, c'est en février seulement que la C.G.T. appela ses adhérents à manifester pour le retour à la semaine de cinq jours, tout en faisant silence autour des autres revendications. Ainsi commença le cycle des manifestations interminables que nous dénoncions comme une trahison, car les employés étaient déjà prêts à l'action décisive.

Il aura fallu que, le 13 juin, les représentants du Patronat bancaire se livrent à une provocation inqualifiable pour que les responsables syndicaux C.G.T. et C.F.T.C. en appellent à leurs adhérents pour le 19.

Or, le 18 juin, nous apprenions et publions que les banquiers avaient sollicité l'intervention du Gouvernement dans le conflit, ayant un emprunt tout prêt pour le 23. Avec l'unanimité que nous avions prévue il y a plusieurs mois, le reclassement a cessé le travail, non seulement en France, mais également en Afrique du Nord.

Depuis, les négociations furent menées, à plusieurs reprises, les officiels se sont livrés à des tentatives de chantage. En somme, ils trouvent parfait d'avoir mené les employés en bateau... depuis près d'un an, et maintenant ils voudraient essayer de liquider le mouvement sous prétexte de devoirs patriotiques ou autres.

Les employés de banque ne se laisseront pas influencer par les arbitrages ministériels. Ils n'abandonneront pas les camarades des Banques populaires et ceux de l'Afrique du Nord et, forts de leur unité d'action à la base, ils poursuivront leur action jusqu'à complète satisfaction.

GRUPE BANQUE.

Nous remercions nos camarades de province des informations locales qu'ils ont bien voulu nous faire parvenir et nous les engageons bien vivement à poursuivre ce travail d'information. D'avance merci. Adressez courrier à F. A. Groupe Banque, 145, rue de Valmy, Paris (10^e).

DANS LE LIVRE

LES ouvriers du Livre tendent de plus en plus à s'égarer dans un esprit corporatif — qui les divise et sème entre eux une certaine amitié.

Nous en avons eu un exemple flagrant lors de la grève de la presse.

Pourquoi la grève générale du Livre n'a-t-elle pas été déclenchée ? Parce qu'il existe deux catégories d'ouvriers imprimeurs, séparés par deux fédérations : le Labeur et la Presse.

Dans le Labeur même, où il existe un manque de cohésion, malgré l'intersyndicale, voici un petit exemple. Tout récemment, un accord est intervenu entre représentants ouvriers et patrons litho pour une augmentation de salaires, qui s'est traduite par une prime. Cela va sans dire que les autres branches, telle que typo, aspiraient aussi à une augmentation. Comme rien n'avait été envisagé par la Chambre Typo, les ouvriers durent revendiquer d'eux-mêmes auprès de leurs patrons. Pour ces derniers, la réponse était facile : l'augmentation, mais c'est un accord entre ouvriers et patrons litho seulement ! Dans bien des boîtes, les ouvriers passeront à l'action comme à l'imprimerie Lefebvre, par exemple, où les typos obtinrent 5 francs de l'heure d'augmentation.

Mais pourquoi marcher toujours en ordre dispersé ? Ces faits prouvent bien que les ouvriers imprimeurs s'éloignent du terrain syndicaliste, pour aboutir à des fins corporatives. Il serait grand temps que les ouvriers du Livre viennent rejoindre notre C.N.T. La, il existe un syndicat du Livre qui fait abstraction de tout esprit corporatif. Le Labeur, la Presse ne font qu'un, c'est pourquoi nos militants laissent leur esprit corporatif au vestiaire pour ne travailler que sur un seul terrain, celui du Syndicalisme révolutionnaire. Notre jeune Syndicat du Livre commence à inquiéter quelques